



*Sous la pâle clarté de la lune, le paysage
présentait un aspect romantique.* (Page 1799).

C. I.

LIVRAISON 237

ça à être condamné à la détention perpétuelle ?

De nouveau, l'homme sourit tristement :

— A proprement parler, fit-il avec une nuance douloureuse, je ne saurais dire que la détention, perpétuelle ou à temps, me tente beaucoup, mais la vie que je mène-rais au bagne ne serait sans doute pas plus pénible que celle que je mène actuellement et, ce qui est certain, c'est que le sort de ma femme et de mes enfants se trouverait très considérablement amélioré, car il est bien évident que, si je faisais une chose pareille, je compterais sur votre reconnaissance... Comprenez-vous maintenant ?

— Oui, je comprends, dit Mathieu, encore tout décontenancé par ce qu'il venait d'entendre. Et combien voudriez-vous pour cela ?

— Que diriez-vous de cent mille francs ?

Mathieu Dreyfus se leva et se mit à marcher à travers la chambre avec un air pensif. Il se disait que cent mille francs n'étaient pas une bien grande somme pour un pareil sacrifice et qu'il aurait bien volontiers donné le triple pour pouvoir démontrer l'innocence de son frère.

— Eh bien, demanda l'homme après quelques minutes de silence. Acceptez-vous ma proposition ?

— Je doute fort que l'on ajouterait foi à vos affirmations, objecta Mathieu.

— Il faudrait bien qu'on me croit parce que je suis en mesure d'écrire le fameux document qui a servi de base à la condamnation de votre frère... Voulez-vous voir comme je sais bien imiter son écriture ?

Mathieu fit un signe affirmatif.

L'étrange visiteur s'assit devant une table à écrire, prit une feuille de papier et une plume, puis il se mit à tracer quelques lignes.

Le jeune homme le regardait avec un air perplexe.

De toute évidence, son écriture ressemblait beaucoup à celle d'Alfred. Il n'y avait pas besoin d'y regar-

der de bien près pour s'en rendre compte. Cela sautait aux yeux, mais il restait encore à voir si cette ressemblance était, dans les détails, parfaite au point de décevoir un observateur expérimenté.

Et puis, qu'arriverait-il si cette mise en scène venait un jour à être connue ?... Tout ce qui avait été fait jusque là dans le but de démontrer l'innocence d'Alfred Dreyfus aurait été vain !... Personne n'aurait plus demandé la révision du procès et, les amis du capitaine ayant été convaincus de fraude, sa culpabilité n'aurait plus fait de doute pour personne !

Picquart, Emile Zola et Scheurer Kestner se seraient retirés et ils auraient été furieux d'avoir été mêlés à une telle affaire !

Tandis que Mathieu Dreyfus pensait à tout cela, son regard rencontra soudain celui du pseudo Harriet qui détourna immédiatement les yeux.

Mais Mathieu Dreyfus avait eu le temps de voir, dans le regard de l'homme, une expression qui ne paraissait en aucune façon compatible avec une conscience tranquille.

Ce fut comme une révélation.

Cet homme n'était-il pas un envoyé de ses ennemis ? Cette extraordinaire proposition qu'il venait de lui faire n'était-elle pas tout simplement un piège, un diabolique stratagème destiné à le convaincre de mauvaise foi et à réduire à néant tous ses efforts pour sauver son malheureux frère ?

Et puis, était-il admissible qu'un homme accepte volontairement d'aller finir ses jours au bagne ?

Tout à coup la voix de l'homme l'arracha à ses pensées.

— Regardez, Monsieur Dreyfus, disait-il, comme j'imité bien l'écriture de votre frère !... en présence d'une écriture pareille, aucun juge ne pourrait douter

de ma culpabilité ! Alors?... Vous acceptez, n'est-ce pas ?

— Non... Je vous remercie...

— Comment !.... Vous ne voudriez pas donner cent mille francs pour la liberté de votre frère ?

Ce disant, le « professeur » fixait sur Mathieu Dreyfus un regard étonné. Dès le prime abord, il s'était senti certain de la victoire et il ne comprenait pas d'où venait le subit changement d'attitude de Mathieu.

— Je vous assure que votre frère serait libéré, insista-t-il. Je vous le garantis !

— C'est vraiment bien aimable à vous de vous intéresser à mon frère, mais je préfère ne point avoir recours au moyen que vous me proposez... Cela serait contraire à mes principes moraux, parce que ma conscience se refuse à admettre la tromperie sous quelque forme que ce soit, même pour soutenir une cause juste... Encore une fois, je vous remercie...

— Est-ce que ceci est votre dernier mot ?

— Certainement...

— Vous le regretterez.

— Je ne le crois pas, répondit Mathieu en souriant.

— Ne voulez-vous même pas prendre le temps de réfléchir ?

— Non... Vous pouvez dire à ceux qui vous ont envoyé...

— Comment ?... Que voulez-vous dire par là, Monsieur Dreyfus ?

A la façon dont Alfred Marieux avait tressailli, Mathieu comprit que ses soupçons étaient bien fondés. Il fixa sur l'homme un regard méprisant et reprit :

— Je veux dire que je suis persuadé de ce que ceci est une nouvelle manœuvre infâme de la part des ennemis de mon frère... Mais je ne marche pas... Dites-leur bonjour de ma part et n'en parlons plus...

— Monsieur Dreyfus... Je vous jure...

— Ne vous donnez pas la peine de vous parjurer pour si peu et, si vous voulez réellement me faire plaisir, allez-vous en tout de suite... Je connais assez l'infâmie des ennemis de mon frère pour deviner sans peine quelle doit être l'origine de l'offre si romantique que vous m'avez faite.

Marrieux se mit à rire et s'exclama :

— Vous avez l'imagination un peu vive, Monsieur Dreyfus !... Je vous assure que je ne suis nullement en relations avec vos ennemis... Je ne sais même pas au juste qui ils peuvent être !

— Eh bien, tant mieux... Maintenant, allez-vous en s'il vous plaît.

Furieux, le « professeur » sortit en claquant la porte.

Sans même retourner chez lui pour changer de vêtements, il se rendit tout de suite chez le colonel Henry.



— Eh bien ? lui demanda le colonel avec anxiété en se portant à sa rencontre.

— Il est beaucoup plus malin que je ne l'aurais pensé ! répondit le « professeur » avec un air terriblement désappointé.

— Il n'a pas accepté ?

— Non... Il a deviné que c'était un piège...

— Malédiction !... Et comment l'entrevue s'est-elle terminée ?

Marrieux se mit alors à relater la conversation qu'il avait eue avec Mathieu Dreyfus, tandis que le colonel Henry l'écoutait avec un air atterré.



CHAPITRE CCLXVIII.

CE QUI ETAIT ARRIVE DANS LE HAREM DU PRINCE ABD - EL - RAHMAN.

Amy Nabot s'était retirée de la fenêtre en entendant la clef tourner dans la serrure.

Un homme de petite taille apparut sur le seuil.

— Que signifie tout ce bruit ? lui demanda-t-il.

— Rien...

— Vous mentez !... Je vous ai entendue parler.. Avouez qu'il y avait quelqu'un...

— Comment y aurait-il pu y avoir quelqu'un dans ma chambre, puisque tout est fermé et que l'on ne peut ni entrer ni sortir ?

L'homme, qui portait une longue tunique de couleurs voyantes, laquelle le faisait ressembler à une vieille femme, se mit à crier encore plus fort :

— Et pourquoi la fenêtre est-elle ouverte ? Vous étiez sûrement en train de parler avec quelqu'un qui était dans le jardin..

— Jamais de la vie ! Je voulais tout simplement respirer un peu d'air frais...

— Je ne vous crois pas ! Je connais les femmes et je

sais bien qu'on ne peut jamais se fier à ce qu'elles disent ! Mais si vous croyez que vous allez pouvoir vous enfuir d'ici, vous vous trompez fort !

Ce disant, l'homme frappa dans ses mains et plusieurs serviteurs accoururent aussitôt.

Il leur donna des ordres qu'Amy Nabot ne put comprendre, car il parlait naturellement en arabe. Mais en voyant les serviteurs se précipiter vers l'escalier, elle comprit qu'ils devaient avoir reçu l'ordre d'aller faire des recherches dans le jardin.

La porte de sa chambre était demeurée ouverte et la prisonnière était restée seule avec l'eunuque. Profitant d'un moment où ce dernier s'était approché de la fenêtre pour jeter un coup d'œil dans le parc, elle tenta de fuir, mais l'homme s'en aperçut aussitôt et, courant après elle, il eut tôt fait de la rattrapper dans le corridor et de la ramener dans sa chambre où il la jeta brutalement sur le lit.

— Je me plaindrai au Chéik de la façon dont vous me traitez ! s'exclama Amy Nabot avec indignation. C'est une véritable honte ! De quel droit vous permettez-vous de venir me déranger ainsi au milieu de la nuit ?

— Je fais mon devoir... Je vous ai entendue parler à quelqu'un qui devait être dans le parc...

— Ce n'est pas vrai... Je parlais toute seule...

Et alors, pourquoi avez-vous tenté de fuir ?

— Parce que je ne vous reconnais pas le droit de pénétrer dans ma chambre pendant la nuit...

— Je vous répète que je ne fais que mon devoir... Le prince m'a donné l'ordre de vous surveiller étroitement...

— Votre prince n'est qu'un vulgaire bandit et il devra payer cher ce qu'il m'a fait !

— Le prince Abd-el-Rahman ne craint personne... Il est trop puissant pour cela !

Ce disant, l'eunuque jeta encore un coup d'œil par la fenêtre, puis il referma la croisée et s'en fut.

Amy Nabot se trouva de nouveau seule, toute tremblante de crainte et d'anxiété.

Qu'allait-il arriver ?

Elle s'approcha de la fenêtre et vit des lueurs de lanternes s'agiter à travers les arbres. C'étaient les domestiques du prince qui fouillaient les buissons du parc.

La captive retenait sa respiration d'anxiété, tressaillant au moindre bruit. Elle était sûre que l'on aurait tué l'émissaire du colonel Picquart si on le découvrait.

Durant plus d'une heure, elle resta en observation près de la fenêtre. Enfin, les lumières disparurent et le vaste jardin fut de nouveau plongé dans les ténèbres. Les domestiques, n'ayant trouvé personne, étaient rentrés dans le palais.

Amy Nabot pouvait donc espérer encore et attendre que l'on vienne la sauver.

Elle se jeta sur son lit et, brisée de fatigue, elle s'endormit presque tout de suite.



La prisonnière s'était éveillée en sursaut.

De nouveau, la clef avait grincé dans la serrure de la porte.

Un homme entra sur la pointe des pieds.

Cette fois, c'était le prince lui-même.

Son visage était contracté en une expression sévère. Il tenait es bras coisés sur sa poitrine et ses yeux brillaient d'une ardeur étrange.

— Que voulez-vous de moi ? demanda Amy Nabot en se redressant sur son lit.

— Hier je vous ai demandé quelque chose et je veux la réponse.

— Je veux m'en aller d'ici ! Laissez-moi partir !

Le Chéik secoua la tête en souriant.

— Je n'ai jamais laissé partir une femme que j'ai désirée, répondit-il. Vous savez que vous me plaisez et il faudra bien que vous soyez mienne !

— Non ! Je ne veux pas !

— Si je ne peux pas vous avoir bon gré, je vous prendrai de force ! Pourquoi vous obstinez vous ainsi ? Ne comprenez-vous pas que c'est moi qui suis le plus fort ?

— Ne vous empressiez pas trop de crier victoire ! Vous pourriez bien avoir une déception !

— Vous attendez donc de l'aide ! Oui, je le sais !

Mais vous pouvez renoncer à vos vaines espérances ! Personne ne réussira jamais à vous faire sortir d'ici, croyez-moi ! Mais je n'ignore pas que l'on sait que vous êtes ici et que vous avez parlé cette nuit à quelqu'un qui s'était introduit dans le jardin... Mon serviteur me l'a dit...

— Ce n'est pas vrai...

— Il est inutile que vous cherchiez à mentir... Le colonel Picquart a envoyé un espion ici.. On a retrouvé les traces de ses pas dans le parc...

Amy Nabot avait baissé les yeux et elle s'efforçait de retenir ses larmes.

Etait-ce vrai, ce que le prince venait de lui dire ?

Ses espérances étaient-elles réellement vaines ? Et si personne ne réussissait à venir à son aide, allait-elle devoir devenir l'esclave de cet homme ?

— Prétendez-vous donc que je vais devoir rester dans votre maison ? s'exclama-t-elle nerveusement.

Le prince se mit à rire et répondit :

— Croyez-vous donc que je vous ai fait enlever pour vous laisser partir ? C'est à vous de décider quelle espèce

de place vous voulez occuper dans mon palais... Si vous ne m'opposez aucune résistance, vous deviendrez la favorite, la reine...

— Et avec combien d'autres femmes devrai-je partager mon royaume ?

— Ceci est indifférent... Vous n'avez pas besoin de vous occuper des autres femmes qui ont eu place dans mon cœur et qui continuent d'habiter ma maison... Il ne tient qu'à vous d'être la préférée !

— Pour combien de temps ?

— Nous verrons ! Je n'aime pas à présumer de l'avenir, mais je puis vous assurer que je vous comblerai d'honneurs et que je mettrai toutes mes richesses à votre disposition... Je vous répète que vous serez la reine de mon cœur.

Amy Nabot demeura un instant pensive, puis elle demanda :

— Et si je ne me rends pas ?

— Dans ce cas, vous vous verrez astreinte aux services les plus humiliants. Vous deviendrez la servante du harem et vous m'appartiendrez quand il me plaira...

La prisonnière leva la main en un geste de menace.

— Nous verons bien ! s'écria-telle sur un ton de défi.

D'un geste brutal, le prince la saisit par le bras et la serra tellement fort qu'elle ne put retenir un gémissement de douleur. Puis il se mit à la secouer fortement, et, finalement, d'une violente poussée, il la fit tomber sur le sol.

— Je vous conseille de ne plus faire tant de discours inutiles à l'avenir ! lui dit-il, tandis qu'elle se relevait péniblement, pleurant de rage et de honte. Je vais encore vous laisser réfléchir jusqu'à demain matin et alors vous devrez me dire quelle place vous voulez occuper dans mon palais...

Cela dit, Abd el-Rahman sortit de la pièce et referma la porte.

CHAPITRE CCLXIX.

CONSEIL DE GUERRE.

— Oui, oui, le Chéik Abd-el-Rahman et les femmes ! Il y a de quoi faire un roman là dedans ! On pourrait composer des volumes avec les aventures de ce don Juan !

Ainsi parlait le capitaine Rieur après avoir écouté le récit du détective Ivan Ivanovitch au sujet de son incursion dans le pare du Chéik.

— Et que conseillez vous de faire ? demanda Picquart avec impatience.

— Il conviendra, en tout cas d'être très prudent, car la puissance de cet homme est énorme... Sa fortune qui est colossale lui permet de disposer de moyens de défense très considérables...

— Mais nous pouvons aussi nous défendre contre lui ! A la rigueur, nous pouvons envoyer chez lui un régiment tout entier.. Le général m'a promis de m'aider par tous les moyens en son pouvoir dès qu'il aurait acquis la certitude de ce qu'Amy Nabot se trouve réellement dans le palais du prince.

— Mon cher Picquart, dit Rieur, si l'on mobilisait un régiment, le Chéik en serait immédiatement informé par ses espions et il aurait déjà fait disparaître Amy Nabot avant que les soldats arrivent à son palais.

— Il faudra pourtant bien trouver un moyen de délivrer cette femme qui est le seul témoin qui puisse sau-

ver Alfred Dreyfus.. Sans elle, il n'y a absolument aucun espoir !

— Nous trouverons certainement le moyen de la délivrer, mais je ne crois pas que cela soit possible autrement que par des moyens étournés... Nous devons avoir recours à la ruse et surtout éviter l'attention de qui que ce soit...

— Je suis de cet avis là moi aussi ! s'exclama le détective russe.

Picquart regardait avec étonnement les deux hommes qui paraissaient tellement sûrs de réussir dans cette entreprise, malgré les difficultés presque insurmontables qu'ils venaient de signaler eux-mêmes.

— Je ne vois pas du tout ce que l'on pourrait tenter, avoua-t-il.

— Ecoutez-moi, dit Rieur. Pendant qu'Ivan Ivanovitch était en train de nous raconter comment il s'était arrangé pour parler avec Amy Nabot, j'ai imaginé un plan qui n'est peut-être pas trop mauvais... Vous savez que je suis, pour ainsi dire, ami du prince... Je suis assez souvent invité chez lui et je fais semblant de me croire très honoré de son amitié.. En réalité, je ne serais que trop heureux de pouvoir donner une leçon à cet Arabe qui se croit tout permis et qui se comporte d'une façon aussi scandaleuse vis-à-vis des femmes européennes. Mon apparente amitié me donnera le droit de me rendre chez lui et de l'inviter à une partie de chasse... Un de mes amis possède une vaste propriété près de Sidi-Fathalla...

— Croyez-vous que le prince acceptera ? Ne possède-t-il pas lui-même d'immenses terrains de chasse ?

— Il aime assez changer de terrain.. Il est un chasseur passionné et il se croit le plus habile tireur du pays.

Je lui dirai que j'ai fait un pari avec mon ami qui soutient qu'il pourrait le vaincre dans une chasse au lion.. De cette façon, il se sentira piqué dans son amour

propre et il acceptera certainement afin d'avoir l'occasion de démontrer son habileté...

— Et qu'arrivera-t-il quand il sera dans la propriété de votre ami ?

— Quant à ça, vous le saurez plus tard, après que j'aurais réussi à persuader le Chéik à accepter mon invitation...

— Vous voulez donc garder le secret ? Je suppose donc que vous agirez seul et que ma présence sera superflue, parce que vous ne voudrez certainement pas dire au Chéik que je suis de la partie.

— Evidemment... Vous n'arriverez qu'au tout dernier moment de la comédie, quand je vous donnerai le signal dont nous aurons convenu.

Ivan Ivanoitch, qui avait écouté attentivement ce dialogue intervint alors en demandant :

— Et moi ? Quel rôle est-ce que je vais jouer dans tout cela ?

Rieur réfléchit un instant, puis il répondit :

— Vous serez mon écuyer et vous m'accompagnerez vêtu d'un élégant costume de chasseur d'Afrique.

— Très bien ! dit Ivan Ivanovitch. J'espère que vous serez content de moi !

Rieur lui mit la main sur l'épaule et reprit :

— De cette manière, vous pourrez vous tenir constamment auprès de moi... Je vous donnerai les instructions nécessaires quand nous nous mettrons en chemin. Il faudra d'abord que je vois le prince... Je voudrais organiser la partie de chasse pour demain matin et convaincre Abd-el-Rahman de ne pas emmener avec lui une trop nombreuse suite de serviteurs.

— Ne pensez-vous pas que ceci pourrait faire naître des soupçons dans son esprit ?

— Ça dépend de l'humeur où il sera quand j'irai le voir.. De toute façon, je lui dirai que la maison de mon

ami n'est pas bien grande et qu'il n'y a pas de place pour abriter beaucoup de gens.

— C'est une bonne idée... Et il faudra que je me rende avant vous chez votre ami ?

— Oui... J'ai l'intention d'inviter le prince à partir avec moi vers minuit, de façon à ce que nous puissions arriver le matin de très bonne heure. Vous devrez partir quelques heures avant nous, et, comme vous ne connaissez pas le chemin, je vous ferai accompagner par un caporal qui est déjà allé là-bas avec moi...

— J'espère que cette aventure ne nous retiendra pas trop longtemps éloignés de Tunis, parce que j'attends des nouvelles très importantes de Paris.

— Je pense que trois jours, au maximum, seront amplement suffisants...

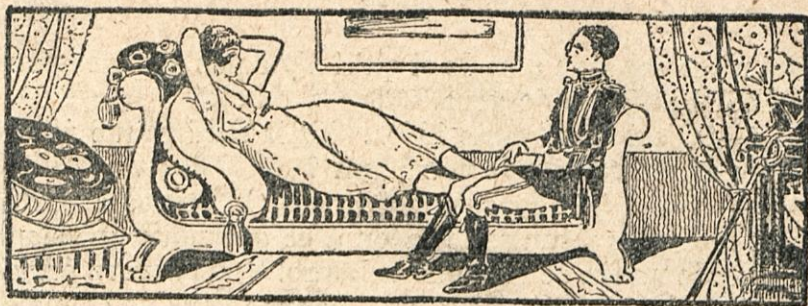
— Vous me paraissez parfaitement certain de la réussite de l'entreprise.

— Je le suis autant qu'on puisse être certain de quelque chose en ce monde où l'imprévu tient tant de place... En tout cas, la fortune est aux audacieux ! Je ne déposerai pas les armes avant d'avoir eu raison de l'orgueilleuse puissance de ce prince !

Ce disant, le capitaine Rieur se leva, prit son épée, son képi et ses gants, puis il serra la main du colonel Picquart et du détective.

— J'espère pouvoir parler tout de suite au Chéik qui, à cette heure, se trouve habituellement à l'hôtel où il fait son habituelle partie d'échecs, dit-il encore. Je viendrai vous dire plus tard quel aura été le résultat de notre conversation...

Puis il s'éloigna et, quelques minutes plus tard Ivan Ivanovitch se retira également.



CHAPITRE CCLXX.

UNE RENCONTRE INATTENDUE.

Après de longues réflexions, Dubois avait finalement renoncé à s'enfuir du yacht avec le canot parce qu'il s'était souvenu de ce qu'il arrive assez souvent en Méditerranée, que des tempêtes éclatent tout-à-coup, sans que rien dans l'aspect de la mer ou du ciel puissent le faire prévoir.

— Tant que nous serons en haute mer, tout au moins se disait-il, — il vaudra mieux que je reste en bons termes avec Estralba et Alkmaar... Quand nous descendrons à terre, je trouverai bien un moyen de leur échapper... Pour le moment, le plus prudent et le plus sage sera de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

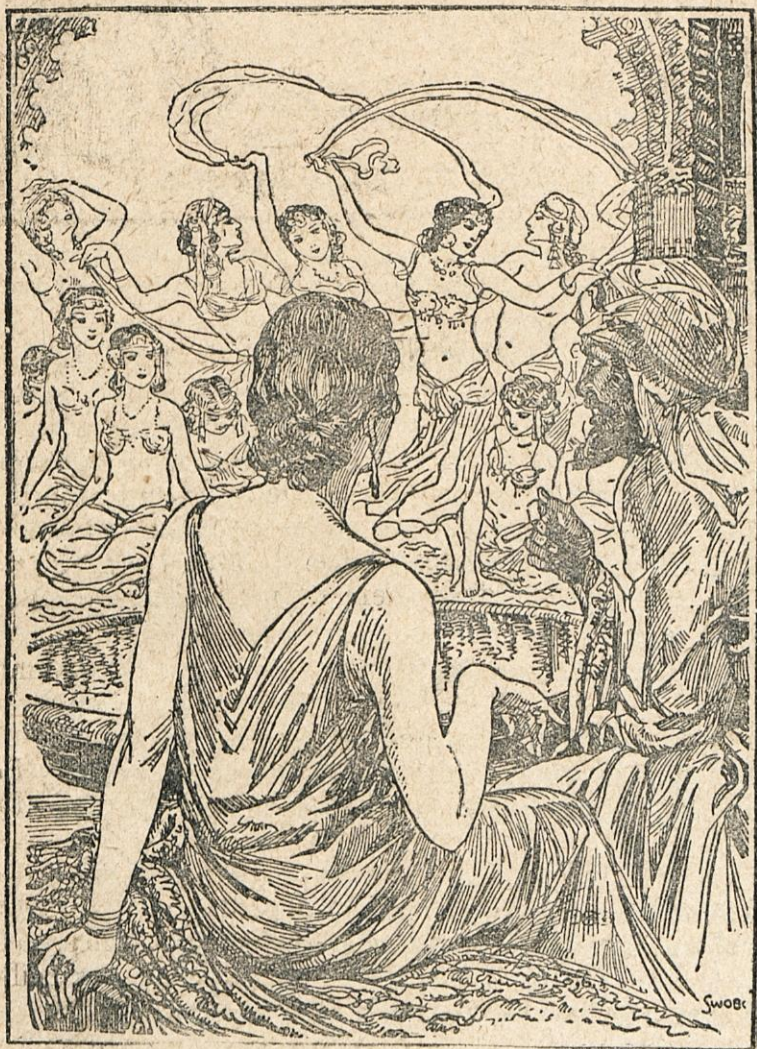
Complètement ivres, Estralba et Alkmaar dormirent comme des souches jusqu'au matin suivant. Quand ils s'éveillèrent enfin, Dubois les salua très amicalement.

— Eh bien, lui demanda Alkmaar. As-tu réfléchi à la proposition que nous t'avons faite ?

— Oui.. Et j'ai décidé de m'associer à vos affaires.

— Bravo ! Tu verras combien d'argent nous allons gagner ensemble ! Ce sera une merveilleuse spéculation !

— De plus renchérit le Portugais, tu apprendras à connaître de nouveaux pays et tu acquerras des connais-



C'était un spectacle merveilleux.....

(Page 1817).

sances qui pourront t'être utiles par la suite.

— Nous verrons...

— D'abord, nous passerons quelques temps à Monte-Carlo où nous trouverons probablement ce dont nous avons besoin...

— Ne sera-t-il pas nécessaire d'user de la plus extrême prudence ? La police de Tunis aura sans doute déjà transmis notre signalement dans toutes les directions et l'on va probablement nous rechercher partout.

— Nous nous séparerons afin de dépister les recherches.. Chacun de nous ira des on côté et nous changerons de noms... Nous sommes bien préparés à toutes ces éventualités, car nous possédons toute une collection de faux passeports parfaitement imités... Nous avons également des malles remplies de costumes de toute espèce au moyen desquels nous pourrions nous déguiser comme nous le voudrions... Le mieux sera de nous faire passer pour d'opulents touristes.. Nous pourrions nous retrouver dans quelque café ou quelque restaurant où nous ferons semblant de nous rencontrer pour la première fois et de lier connaissance par hasard.

Dubois se réjouissait de ces intentions parce qu'il se disait que de cette façon, il aurait une grande liberté d'action et pourrait penser tout à son aise à ses propres affaires.

Il avait déjà fait son plan.

Il avait l'intention de se faire expédier tout l'argent qu'il avait déposé en Suisse et tenter la fortune au jeu. Jusque-là, il avait toujours eu beaucoup de chance et il espérait être encore une fois favorisé par la veine. Il avait le talent de garder un sang-froid admirable quand il jouait, contrairement à beaucoup de joueurs qui se laissent si facilement entraîner à perdre toute prudence. Il savait risquer son argent sans exagération et s'arrêter au bon moment.

Il réussirait probablement à doubler son petit capital peut-être même à le tripler, et alors, il aurait finalement pu se reposer des fatigues de son aventureuse carrière.

En tout cas, il était fermement résolu à ne pas rester avec Alkmaar et Estralba.



Quatre jours après le départ de Tunis le yacht entra dans le petit port de Monaco.

La traversée s'était effectuée sans incident digne de remarquer et les trois gredins débarquèrent sans la moindre difficulté.

Ils quittèrent le petit navire séparément et se rendirent chacun dans un hôtel de Monte-Carlo. Dubois descendit à l'hôtel Miramare et s'inscrivit sous le nom de Laurent, habitant Paris et exerçant la profession de négociant.

Tout en inscrivant son nom sur le livre de l'hôtel, il jeta un coup d'œil sur les autres pages.

Tout-à-coup, il sursauta.

Il venait de lire le nom suivant :

— Capitaine comte von Schwartzkoppen, diplomate demeurant à Paris.

Une expression de satisfaction intense apparut sur le visage de l'espion.

Von Schwartzkoppen à Monte-Carlo !

Cela pouvait être fort intéressant !

N'était-ce pas le destin qui avait mis cet homme sur son chemin ?

Une foule de pensées affluaient à son esprit et il se mit tout de suite à échafauder de grands projets.

Il savait que les Allemands recherchent toujours des agents secrets habiles et expérimentés et il se disait qu'il lui serait peut-être possible d'obtenir une mission de confiance largement rétribuée.

Pour lui, les affaires étaient les affaires et n'avaient rien à voir avec le patriotisme, sentiment qu'il ignorait d'ailleurs de la façon la plus absolue. Il lui était bien égal de travailler pour l'Allemagne ou pour la France ou pour n'importe quel autre pays, pourvu qu'on le paye bien !

Se sentant de très bonne humeur et plein de réjouissantes espérances, il monta à sa chambre pour se reposer un peu.

Puis il se mit à faire une toilette soignée.

Grâce à la régularité de sa taille, il avait pu trouver dans les malles qui étaient à bord du yacht plusieurs costumes fort élégants et qui lui allaient parfaitement bien, de sorte qu'il pouvait faire figure d'homme du monde.

Vêtu d'un smoking de coupe excellente il sortit et se dirigea vers le Casino.

Il commença par faire un tour à travers les diverses salles, observant avec curiosité le jeu et les joueurs.

Il espérait trouver von Schwartzkoppen et il le cherchait du regard. A Monte Carlo, presque tous les étrangers vont au Casino le soir et il y avait de grandes chances pour que l'attaché militaire allemand y vienne.

Dubois le chercha vainement pendant une bonne demi heure. Désappointé, il était sur le point de s'en aller quand il le vit entrer dans le salon central, accompagné d'une jeune femme fort élégante.

— Ce doit-être sa maîtresse ! se dit l'espion.

Et de nouveaux projets se formèrent aussitôt dans son esprit inventif.

Grâce à cette belle personne, il pourrait peut-être

atteindre plus facilement son but. Une aventure d'amour peut avoir une très grande importance en matière de politique secrète. Et combien de fois n'est-il pas arrivé que la maîtresse d'un diplomate ait révélé de formidable secrets d'Etat !

Schwartzkoppen s'était approché d'une table de jeu avec la dame qui l'accompagnait. Dubois vint se placer en face d'eux, de façon à se faire remarquer. Dès qu'il le vit, l'attaché militaire allemand se mit à le regarder attentivement, mais à la dérobée. Il se souvenait bien de l'avoir vu quelques part, mais il ne se rappelait pas où et quand.

Finalement il se rappela et, se tournant vers l'espion, il le salua d'un léger signe de tête.

— Qui as-tu salué, mon oncle ? demanda Brigitte von Stetten.

— Oh, un homme que j'ai rencontré à Paris... Je le salue mais je n'aimerais pas lui serrer la main...

La jeune fille fixa sur l'espion un regard de curiosité. Ce dernier inclina la tête, puis il s'éloigna lentement se dirigeant vers une autre table.

Quelques instants après, il sortit de la salle.

Brigitte l'avait suivi du regard avec un certain intérêt.

— Qui est-il, mon oncle, interrogea-t-elle.

— Un agent secret... Un des plus habiles espions qui soient au service de la France, mais les autorités françaises ont bien tort d'avoir confiance en lui car il lui est arrivé plus d'une fois de trahir la France au profit d'une autre puissance... Je sais cela d'une façon certaine aussi n'ai-je aucune estime pour ce personnage...

— Serait-il à Monte Carlo pour une mission secrète ?

— C'est bien possible, mais il se pourrait aussi qu'il soit ici simplement pour s'amuser... Ces gens-là gagnent

beaucoup d'argent.. J'en ai même connu qui ont fini par faire fortune...

— As-tu déjà été en rapports avec lui ?

— Non, pas moi personnellement, mais je sais qu'il a été chargé de service de surveillance au bureau des informations secrètes quand on a commencé à chuchoter çà et là que Dreyfus devait être innocent et que le crime pour lequel il a été condamné devait avoir été commis par un autre...

Brigitte tressaillit et pâlit un peu.

— Aurait-il joué un rôle dans le procès de Dreyfus ? demanda-t-elle.

— Certainement, et e crois qu'il doit être au courant de tous les secrets qui s'y rapportent...

La jeune fille tremblait d'émotion ; le diplomate s'en aperçut et reprit :

— Ne parlons plus de ces choses qui te troublent ma chère Brigitte... Il vaudrait beaucoup mieux pour toi que tu oublies Mathieu Dreyfus... Tu as besoin de calme et tu ne dois plus songer au passé. Viens, allons retrouver ton mari qui doit-être en train de jouer comme d'habitude... Va t'asseoir auprès de lui, puisqu'il dit que ta présence lui porte chance et le fait gagner... C'est une idée qu'il s'est mise dans la tête et il ne faut pas le contrarier...

Brigitte laissa échapper un soupir, serra les lèvres et se laissa accompagner par son oncle dans la salle contigue où Fritz von Stetten était en train de jouer. Il tenait à ce que sa femme lui tienne constamment sa main sur l'épaule pendant qu'il faisait son jeu, persuadé de ce que cela lui portait bonheur.

Von Schwartzkoppen se mit également à jouer.

Brigitte suivait du regard la bille qui courait autour de la roulette, mais sa pensée était absorbée par la rencontre de Dubois.

Cet homme était au courant des secrets du procès Dreyfus.

Peut-être savait-il aussi le nom du traître !

Si elle avait pu le persuader à le lui révéler ! Si elle avait pu venir en aide au malheureux ! Elle l'avait promis à Mathieu ! Cela aurait été une preuve de son amour !

Son amour devenait de plus en plus puissant et toutes ses pensées étaient pour Mathieu.

Comment allait-elle faire pour convaincre Dubois de lui dévoiler son secret ?

CHAPITRE CCLXXI

AUX FERS.

Alfred Dreyfus écrivait son journal.

« Une journée grise ; il pleut sans interruption. Il me semble que ma tête va se rompre et mon cœur est étreint d'une pénible angoisse.

« Le ciel est noir ! L'air est saturé d'humidité..... C'est un jour pour mourir ou pour être enseveli !

« Combien de fois n'ai-je pas songé aux paroles de Shopenhauer qui, en présence de l'iniquité des hommes s'est exclamé :

« Si Dieu a créé le monde, je ne voudrais pas être Dieu !

« Le courrier de Cayenne doit être arrivé, mais cette fois encore, il n'y aura probablement rien pour moi. Ma souffrance est infinie !

« Cette vie que je dois passer come une bête enfermée dans une cage m'est insupportable. Je suis constamment surveillé jour et nuit, comme si j'étais le plus dangereux des criminels !

« Toutes les heures, toutes les minutes m'apportent de nouveaux tourments.

« Et toujours ce mortel silence.

« Jamais une voix humaine !

« Souvent, une parole de compassion, un regard de bonté, sont une consolation pour la douleur la plus cruelle ; mais ici, il n'y a personne pour m'aider à supporter mon martyre !

« La fin de tout cela sera la mort à laquelle me conduiront tous ces maudits tourments, peut-être la mort que je me donnerai moi-même pour éviter de devenir fou !

« Chaque nuit, je rêve de ma femme et de mes enfants ; mes réveils sont quelque chose d'atroce. Quand j'ouvre les yeux et que je me trouve dans cette horrible cellule, je me sens étreint d'une telle angoisse que je voudrais mourir tout de suite.

« Et pourtant, il faut que je vive !

« Je vous vois tous les trois, toi, ma Lucie adorée, toi mon petit Pierrot et toi ma petite Jeanne.. C'est à votre souvenir que je demande la force de pouvoir supporter cette vie...

« Quand je regarde la mer, le souvenir des heures charmantes que j'ai passées avec ma chère épouse se réveille en moi... Je me revois me promenant sur la plage avec ma femme et mes enfants, jouant dans le sable avec mon petit Pierrot..

« Mais quand ma pensée revient sur ce qui a détruit mon bonheur et le bonheur des miens, le sang me monte au cerveau, mon cœur se met à battre violemment et le désespoir me reprend...

« La vérité doit être révélée ! Le soleil doit encore briller pour moi !

Alfred Dreyfus fut interrompu par le gardien qui entraînait .

— Est-ce l'heure de sortir ? lui demanda-t-il.

— Non... Aujourd'hui vous ne sortirez pas... Tenez il est arrivé quelque chose pour vous...

— Une lettre ?

— Deux lettres... Les voici...

Ce disant, le geôlier lui remit deux enveloppes.

Le prisonnier pouvait à peine en croire ses yeux.

Deux lettres ! C'était la toute première fois qu'une telle chose lui arrivait depuis son incarcération !

La première lettre était de Lucie, l'autre était une communication officielle.

Le prisonnier voulut d'abord prendre connaissance de la communication officielle afin de pouvoir lire ensuite avec calme la lettre de sa femme.

Ouvrant la large enveloppe jaune, il en retira une feuille de papier portant l'en-tête du ministère de la Justice.

C'était un bref et laconique message comportant ces seuls mots suivis d'une signature illisible :

« Par ordre du Ministre, je suis chargé de vous informer de ce que votre demande de révision de votre procès a été rejetée ».

Alfred Dreyfus se mit à trembler et des larmes lui montèrent aux yeux.

Il avait tant espéré que cette fois on ferait bon accueil à sa requête, et voilà tout ce qu'on lui répondait !

Encore une fois, tous ses espoirs étaient réduits à néant !

Durant quelques instants, il ne fit que regarder autour de lui avec un air égaré.

Il allait encore devoir rester là et continuer de subir les mêmes atroces tourments !

Un sanglot s'échappa de sa gorge.

Enfin, il ouvrit la lettre de Lucie.

Finalement il allait avoir des nouvelles des siens !

Voici ce que sa femme lui écrivait :

Mon cher Alfred,

Courage ! Courage ! Je te supplie d'être vaillant, je t'en conjure de toute mon âme au nom de mon amour et au nom de nos enfants. Je ne saurais pas te dire combien grande est mon affection pour toi et avec quelle tendresse je pense chaque jour à toi !

Je sais combien tu souffres et toutes tes souffrances, tous tes tourments trouvent un écho dans mon âme et font saigner mon cœur. Rien ne peut me consoler de ne pouvoir être auprès de toi pour t'aider à supporter tes souffrances et partager tes peines.

La douleur de cette séparation est rendue encore plus atroce par le manque de nouvelles. Ma vie est triste, terne et vide et je pense avec terreur à ta solitude. Je ne saurais d'ailleurs pas trouver les mots qui traduiraient exactement ma pensée.

Malgré tout, je veux avoir du courage, car j'ai la ferme volonté d'arriver à démontrer ton innocence et rien ne pourra ébranler ma résolution. J'espère toujours et je te supplie d'espérer aussi, car l'espérance est une grande force. Nous devons avoir foi en l'avenir car nous arriverons bien un jour ou l'autre à faire cesser l'horrible injustice dont tu as été victime...

Alfred Dreyfus en était à ce point de sa lecture quand la porte de sa cellule s'ouvrit de nouveau.

Deux gardiens entrèrent, accompagnés du geôlier chef.

— Nous avons reçu l'ordre de vous mettre les fers, dit ce dernier.

— Stupéfait, le prisonnier se leva brusquement et il se mit à regarder les trois hommes comme s'il n'avait pas bien compris les paroles qui venaient d'être prononcées.

— Comment ! s'exclama-t-il. Que dites-vous ?

— Vous n'avez pas entendu ? Nous devons vous mettre les fers... Ordre de la direction !

Le malheureux se recula instinctivement d'un pas.

— Non ! s'écria-t-il. Je ne veux pas ! Je refuse ! Pourquoi voulez-vous me faire une chose pareille ? Les tourments que l'on m'inflige ne suffisent-ils pas encore ? Je proteste, au nom de l'humanité ! Jamais je ne me laisserai mettre les fers !

Le geôlier chef eut un geste de compassion.

— A quoi bon protester, mon pauvre ami ? fit-il. Ça ne sert à rien ! Si vous vous rebellez, nous serons obligés d'avoir recours à la force... Que voulez-vous ? Il faut bien que nous exécutions l'ordre qu'on nous a donné !... Allons ! Ne faites pas d'histoires ! Tendez vos poings...

Ce disant, il s'avança vers le détenu qui recula encore d'un pas.

— Non ! Non ! Je ne veux pas ! protesta-t-il encore.

— Saisissez-le ! ordonna finalement le geôlier chef aux deux gardiens.

Les deux hommes s'approchèrent du malheureux qui tenta vainement de les repousser et ils lui saisirent les bras, puis, comme il continuait de se débattre désespérément, ils le renversèrent sur la table et le geôlier chef put alors lui mettre les fers aux poignets.

— Et maintenant levez-vous, lui dit-il, tandis que les deux gardiens le lâchaient.

Puis on lui mit également les fers aux pieds.

A présent, l'infortuné ne pouvait plus se déplacer que très péniblement et à tout petits pas.

Il pleurait de rage et de désespoir, criant qu'il voulait mourir et suppliant les gardiens de le tuer plutôt que de l'obliger à supporter une pareille honte. Mais ils ne lui répondirent que par des sourires d'ironie et s'en furent, le laissant de nouveau seul.

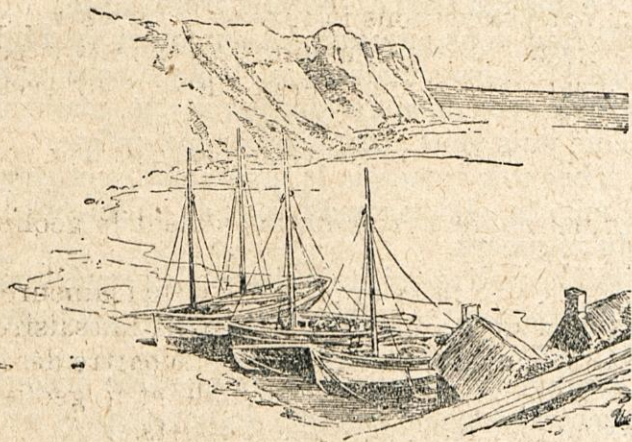
« Courage ! Courage ! lui écrivait Lucie.

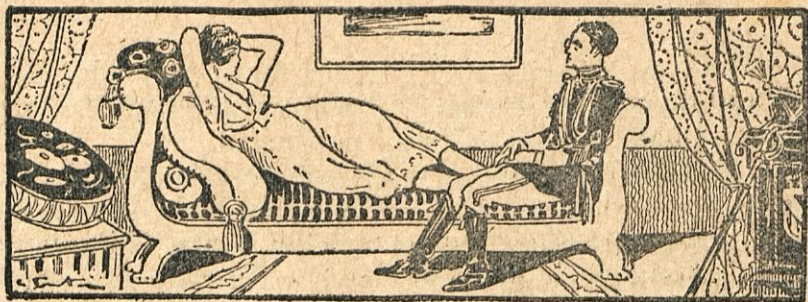
Mais comment aurait-il encore pu trouver la force d'avoir du courage et d'espérer ?

Comment ne pas devenir fou ?

Levant ses mains enchaînées vers le ciel il s'exclama sur un ton suppliant :

— Seigneur ! Seigneur ! Vengez-moi pour toutes ces humiliations, atroces et continuelles !





CHAPITRE CCLXXII.

UNE NOUVELLE EPREUVE.

Avec une merveilleuse force de volonté, Leni avait réussi à se lever pour partir avec le missionnaire et Max Erwig.

Dès que les trois voyageurs furent arrivés à Saint-Laurent du Maroni, ils se rendirent chez le missionnaire résident.

— Comment pourrai-je avoir des nouvelles de Fritz Luders ? demanda Leni d'une voix tremblante.

— Il faut vous adresser à l'aumônier du régiment, lui répondit le missionnaire. J'ai déjà préparé pour vous une lettre de recommandation, parce que, malheureusement, je ne puis vous accompagner moi-même.

La jeune fille remercia le missionnaire et, sans perdre une minute, elle se rendit tout de suite chez le chapelain du régiment.

C'était ce prêtre qui était chargé de prendre soin des âmes des légionnaires punis et il devait donc savoir ce qu'était devenu Fritz Luders.

Si courageuse qu'elle se soit montrée jusqu'alors, Leni se sentait à peine la force de parler tellement elle était émue. Elle tremblait de tous ses membres et elle

tendit la lettre de recommandations du missionnaire sans dire un mot.

— Pauvre enfant ! s'exclama le prêtre après avoir pris connaissance de la lettre.

Une expression tellement douloureuse apparaissait sur le visage de la malheureuse jeune fille que son aspect faisait vraiment pitié. On pouvait lire dans ses yeux la souffrance indicible de son âme et l'angoisse qui lui étreignait le cœur.

Après avoir laissé échapper un profond soupir, elle réussit enfin à murmurer :

— Qu'est-il arrivé à Fritz Luders, Monsieur l'abbé ?

Le prêtre était en proie à une telle émotion qu'il dut détourner la tête pour ne pas laisser voir à Leni la profonde compassion qu'il éprouvait pour l'infortuné déserteur.

Comment pouvait-il s'exprimer pour la mettre au courant de la terrible nouvelle ?

Durant quelques instants, il demeura silencieux.

A demi défaillante, la jeune fille balbutia :

— Mon Dieu... Serait-il...

— Courage, répondit le prêtre courage !

— Dites-moi la vérité, je vous en supplie, Monsieur l'abbé... Dites vite !

— Vous aurez du courage ?

— Oui, je vous le promets.

Le prêtre cherchait ses mots.

— Est-ce qu'il est mort ? gémit la pauvre enfant d'une voix à peine intelligible.

— Non ! Non ! Il est vivant !

Leni tenait ses yeux fixés sur les yeux de l'ecclésiastique comme si elle avait craint de ne pas avoir bien entendu.

— Il est vivant ? demanda-t-elle. En êtes-vous bien sûr, Monsieur l'abbé ?

— Oui, absolument certain... Il a été condamné à mort, mais l'exécution n'a pas eu lieu parce que, au tout dernier moment, il est arrivé un ordre de grâce... Sa peine a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Leni se couvrit le visage avec ses mains.

Durant quelques minutes, elle demeura immobile, comme paralysée. L'émotion avait été trop forte et elle ne trouvait plus l'énergie nécessaire pour se dominer.

— Les travaux forcés à perpétuité ! murmura-t-elle enfin. Mon Dieu ! C'est une chose terrible.

— Nous devons néanmoins remercier le ciel de ce qu'il soit encore en vie et de ce que sa vie ne soit plus en danger, car cela est un véritable miracle... L'ordre de grâce est arrivé à la toute dernière seconde, alors que Fritz Luders était déjà sur le terrain d'exécution et que le peloton se préparait à faire feu !

— Etait-il résigné ?

— Certainement... Il a fait preuve de beaucoup de courage... il ne voulait même pas se laisser bander les yeux...

— Mais ne trouvez-vous pas que cette peine de travaux forcés à perpétuité est encore pire que la mort ? ou l'autre, il pourra peut être obtenir une grâce complète..

— Non, car cela permet un certain espoir... Un jour

— Est-ce que l'on accorde quelquefois des grâces semblables ?

— Je ne sais pas... mais tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

— Je crois qu'il n'y aurait qu'un seul moyen de le sauver...

— Lequel ?

— L'aider à fuir...

— Ceci serait une absurdité !... Il serait bientôt repris et, cette fois, il serait sûrement fusillé...